

Seynabou THIAM-PEREIRA

LES LOYALISTES NOIRS
ET LA GUERRE
D'INDÉPENDANCE
DES ÉTATS-UNIS

Étude comparée d'une communauté
réfugiée au Canada (1775-1815)



PARIS
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR
2025

www.honorechampion.com

INTRODUCTION

« *The heart of your knowledge is in your roots.* »

Lorsqu'il s'agit de l'histoire des Noirs en Amérique du Nord, le Canada est connu pour avoir accueilli des milliers d'esclaves fuyant les États-Unis au XIX^e siècle grâce au réseau, appelé « underground railroad », mais l'est nettement moins pour les vagues d'arrivées de populations noires libres ou en servitude dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Lorsque les Treize Colonies d'Amérique déclarent leur indépendance en 1776 et rejettent l'autorité impériale du roi George III, le Congrès continental mis en place par les Patriotes américains tente en vain de rallier les provinces de Québec et de la Nouvelle-Écosse à sa cause. S'ensuit une guerre menée jusqu'en 1783 qui pousse environ 60 000 Loyalistes d'Amérique, restés fidèles à la couronne britannique, à s'enfuir vers d'autres colonies de l'empire, ce qui provoque des vagues migratoires massives, sans précédent dans l'espace atlantique au XVIII^e siècle.¹ Craignant des représailles de la part des Patriotes, les Loyalistes embarquent dans les ports de Boston, de New York, de Charleston en Caroline du Sud, de Savannah en Géorgie et de Saint Augustine en Floride orientale, pour la Grande-Bretagne, le Canada, les Antilles, l'Inde mais aussi l'Afrique du Sud et l'Australie.² Plus de la moitié d'entre eux partent vers le Canada, notamment vers les Provinces Maritimes, composées, aujourd'hui, de la Nouvelle-Écosse, du Nouveau-Brunswick et de l'Île-du-Prince-Édouard.³ Cette communauté a depuis une place historique ambivalente.

¹ Valérie Knowles, *Strangers at Our Gate : Canadian Immigration and Immigration Policy, 1540-2007*, Toronto : Dundurn Press, 2006, p. 36.

² Maya Jasanoff, *Liberty's Exiles : American Loyalists in the Revolutionary World*, New York : Alfred A. Knopf, 2011.

³ Jasanoff, *Liberty's Exiles*, *op. cit.*, p. 353.

Au Canada, les Loyalistes sont perçus comme les « pères fondateurs » du Canada anglophone, alors qu'aux États-Unis, ils sont majoritairement considérés comme des traîtres antirévolutionnaires et des membres de l'élite blanche.⁴ En réalité, ce groupe est nettement plus hétérogène et surtout racialisé. Plus de 12 % de l'ensemble des Loyalistes évacués, environ 8 000 individus, sont des hommes, des femmes et des enfants de couleur, nés libres, d'anciens serviteurs engagés, soit des travailleurs sous contrat appelés « indentured servants », soit d'anciens esclaves émancipés par les Britanniques durant la guerre.⁵ Ils contribuent à la mixité sociale et raciale de la communauté loyaliste. Parmi eux, plus de 3 500 constituent la plus grande vague migratoire de Noirs libres dans les Provinces Maritimes du Canada au XVIII^e siècle. Ils représentent une main-d'œuvre bon marché ou servile, participant à la croissance démographique du Canada aux côtés des colons européens et des autochtones, et font partie des nombreuses identités créées par la guerre d'Indépendance américaine, dont l'étude se complexifie lorsqu'une multi-ethnicité est impliquée.⁶

Le 23 mai 1989, lors d'une commémoration des Loyalistes à Lennoxville, au Québec, le Prince Philip, duc d'Édimbourg, qui était en déplacement officiel, déclare que tous les Loyalistes n'étaient pas de riches Britanniques blancs ; certains étaient d'origine africaine, libres ou esclaves.⁷ Nous avons pu constater cette pluralité d'origines du groupe loyaliste au Canada lors de deux études de terrain en 2017 et en 2019, au cours desquelles nous avons pu rencontrer des descendants de Loyalistes

⁴ Jerry Bannister, Liam Riordan, coord., *The Loyal Atlantic : Remaking the British Atlantic in the Revolutionary Era*, Toronto : University of Toronto Press, 2012, p. 20.

⁵ James W. St. G. Walker, *The Black Loyalists : The Search for a Promised Land in Nova Scotia and Sierra Leone, 1783-1870*, Toronto : University of Toronto Press, 1992, p. 12 ; Neil Mackinnon, *This Unfriendly Soil : The Loyalist experience in Nova Scotia, 1784-1791*, Montréal : McGill-Queen's University Press, 1986, p. 50.

⁶ Dans cette étude, nous choisissons d'utiliser la notion d'identité selon la définition suivante de Robinson Baudry et Jean-Philippe Juchs, inspirée des travaux de Paul Ricoeur : « La notion d'identité est opératoire pour analyser la formation et l'évolution des groupes sociaux. Elle permet de combiner histoire sociale et histoire des représentations, et invite à être attentif à l'importance de l'échelle d'analyse. Cette notion constitue un outil indispensable pour penser la place d'un individu à l'intérieur d'un groupe social ou de la société dans son ensemble. En d'autres termes, elle sert à faire le lien entre les différentes échelles d'analyse du social et à penser le collectif dans le singulier ». Robinson Baudry, Jean-Philippe Juchs, « Définir l'identité », *Hypothèses*, vol. 10, no. 1, 2007, p. 166 ; Paul Ricoeur, *Soi-même comme un autre*, Paris : Seuil, 1990.

⁷ Sherbrooke Record, 23 mai 1989, cité dans Mordecai Richler, *Oh Canada ! Oh Quebec ! requiem for a divided country*, Toronto : Penguin Books, 1992, p. 65.

noirs qui reconnaissent un manque d'intérêt pour l'histoire de ce groupe. Cette pluralité est pourtant reconnue par des événements mémoriels mis en place, soit au niveau fédéral, soit par les communautés afro-canadiennes. Le quartier d'Africville à Halifax, en Nouvelle-Écosse, fondé vers 1840 et habité exclusivement par des familles noires, est détruit entre 1964 et 1967 afin de construire un pont, suite à un arrêté municipal qui déclare le quartier insalubre et dangereux pour la ville.⁸ C'est l'exemple le plus connu de déplacements forcés d'Afro-Canadiens dans les Provinces Maritimes dans le cadre d'une restructuration urbaine, sans être une exception en Amérique du Nord.⁹ Il devient un symbole de discrimination raciale en Nouvelle-Écosse et le point de départ du désir de certains Afro-Canadiens de légitimer leur résidence en célébrant leur histoire et leur identité de populations noires d'origine africaine en Amérique.

Ces décisions dans les années 1960 dans les Provinces Maritimes et l'instauration de la Black History Week en 1976 ont suscité un attrait et un regain d'intérêt pour l'histoire des Noirs au Canada. Ce n'est qu'à partir de 1996 que la Chambre des Communes du Canada a instauré officiellement le Black History Month, aujourd'hui rebaptisé l'African Heritage Month, qui célèbre, chaque année en février, l'héritage noir dans

⁸ Depuis les années 1870, l'hôpital des maladies infectieuses déversait ses déchets dans le quartier d'Africville, l'incinérateur ainsi que la décharge publique étaient également installés au bord du quartier. Les résidents n'ont pas obtenu de permis de construire afin d'améliorer le quartier, ni d'autorisation de la ville pour se rattacher aux égouts de la ville, ni pour se raccorder au réseau public de l'eau, ni pour le ramassage des ordures, ni pour un service de police ou de pompiers. Dans les années 1980, l'*Africville Genealogy Society* a tenté d'obtenir des réparations pour les habitants expropriés, ce qu'elle parvient à réaliser en 2010 à hauteur de trois millions de dollars canadiens. La sociologue Jennifer J. Nelson offre une analyse complète de l'histoire de ce quartier dans *Razing Africville: A Geography of Racism*, Toronto: University of Toronto Press, 2008.

⁹ Des communautés noires sont expulsées près de l'université de Chicago dans les années 1950, voir Arnold R. Hirsch, «Searching for a "Sound Negro Policy": A Racial Agenda for the Housing Acts of 1949 and 1954», *Housing Policy Debate*, vol. 11, no. 2, 2000, p. 393-441. Le quartier des Noirs de Vinegar Hill à Charlottesville en Virginie est détruit dans les années 1960, voir James Robert Saunders, Renae Nadine Shackelford, *Urban Renewal and the End of Black Culture in Charlottesville, Virginia: An Oral History of Vinegar Hill*, Jefferson, NC: McFarland, 1998. Près de Westsine à Indianapolis, aux États-Unis, des résidents de couleur sont expulsés dans les années 1960, voir Paul R. Mullins, «Engagement and the Color Line: Race, Renewal, and Public Archaeology in the Urban Midwest», *Urban Anthropology*, vol. 32, no. 2, 2003, p. 205-230. La ville d'Atlanta a également déplacé plus de 55 000 résidents noirs du centre-ville à la même époque, voir Harvey K. Newman, «Race and Tourist Bubble in Downtown Atlanta», *Urban Affairs Review*, vol. 37, no. 3, 2002, p. 301-321.